

D'un horodateur à l'autre

Michel-Francis Lagacé

Numéro 61, automne 1994

Le plaisir

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/13941ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (imprimé)

1920-9363 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Lagacé, M.-F. (1994). D'un horodateur à l'autre. *Moebius*, (61), 87–89.

D'un horodateur à l'autre

Michel-Francis Lagacé

Le réveille-matin surgit à point nommé pour m'arracher aux nazis dont je subissais les tourments dans un décor noir et blanc, emprunté aux anciens studios de la MGM. Ma lampe soudain m'aveugle ; obligé de m'extirper tant bien que mal du lit, je ne vois rien par la fenêtre parce qu'il fait encore noir, et je me jette sous une douche chaude, puis froide, digne des rappels oniriques dont je me débarrasse à coups de flashes de plus en plus flous en attendant de me verser ma ration quotidienne de céréales arrosées au lait froid, les jours de chance, ou tourné, les mauvais jours.

Bien sûr, ma vie n'est pas tissée par les Parques ; je ne suis pas contraint au respect des jours fastes et néfastes, néanmoins elle est bien là, cette impression pénible, quand on fait le bilan de la journée, sa Maudite à la main en regardant les yeux de Bernard Derome bouffir sous le poids de la médiocrité universelle.

Mon lit n'est plus qu'un vague souvenir quand je tourne la poignée après avoir enfilé mon t-shirt et mon jeans, à trois pouces pourtant du matelas déjà froid.

Les mêmes journaux plus ou moins gazetteux dissimulent en partie les visages exotiques et las de mes covoyageurs du métro. Depuis des années, nous partageons nos odeurs dix minutes par jour, et cette intimité ne nous aura rien appris.

Mes grains de riz flottent dans le lait tourné ; les dieux ne sont donc pas de mon bord aujourd'hui. Huit heures, et la faim jusqu'à midi, comme hier, mais pas comme demain, parce que demain monsieur Boucher n'ouvrira pas la bou-

tique. Les nazis auront tout le temps de m'écraser des cigarettes dans les yeux, de me rouler dans la panure et de me faire frire, la sonnerie du réveil ne viendra pas à la rescousse.

Tire les morceaux de tissu, place le lot dans le carton, ficelle le tout, mets le paquet dans le monte-charge. Tire les morceaux de tissu, place le lot dans le carton, ficelle le tout, mets le paquet dans le monte-charge... Pendant ce temps, je voyage. Je bois une bière dans un pub de Londres où je retournerai peut-être un jour. Dix ans, déjà, depuis cette aventure. Je m'égare dans Paris que j'ai trop peu vu pendant cette première et seule visite il y a douze ans.

Cette année, si les ministres du Prélèvement ne sont pas trop gourmands, si monsieur Boucher exige ses heures supplémentaires surprises et habituelles, je m'envolerai dans un goéland métallique, je sauterai par-dessus la flaque immense qui me sépare du lointain pays des ancêtres.

Les sandwichs de la machine distributrice n'ont aucun goût, comme toujours, mais le prix a augmenté. J'aurais dû m'en douter: le lait a tourné. Je devrai cinquante cents à Rodriguez, qui ne me parle que de frites et de baisés déconfités.

Tissu, carton, ficelle et monte-charge... Madame Svendson, la professeure du cours sur les Mythes et la littérature, m'avait promis un brillant avenir au pays des Lettres. Étoffe, réceptacle, cordelette, élévateur... J'en suis quitte pour trouver des synonymes à mes activités répétitives pendant que, là-bas, mon fantôme arpente la rue des Petits-Carreaux entraîné par l'odeur des fromages et des saucissons.

Cinq heures: je pointe, puis considère, incrédule, le bout de papier rempli de chiffres misérables que l'on m'a remis dans une enveloppe. L'enveloppe jetée, je protège temporairement le bout de papier que la banque dévorera comme les autres en échange d'une légère addition dans mon carnet. Des *Journal de Montréal* différents au milieu des Stephen King impassibles me reconduisent dans d'autres odeurs mûries à point. La cuisine m'appelle avec ses promesses de soupe en sachet Knorr et d'œufs au plat généreusement accompagnés de toasts au simili-fromage.

Mon carnet s'ouvre, je vois la légère addition et la soustraction qui l'a suivie. Les chiffres parlent, c'est connu.

Ils me font un programme. J'ai le choix entre l'observation pédestre des boutiques où il ne faut pas entrer et la vitrine électronique du salon qui me répète inlassablement de ne pas la quitter, nous avons en commun d'aimer Brel, tout en me vantant les mérites des échoppes qui m'attendent, mais dans lesquelles je m'interdis toute incursion.

Malgré les risques, j'opte pour la marche observatrice. Je me délierai les jambes; je résisterai aux injonctions commerciales et aux subtils désirs réveillés par les étalages consciencieusement sensuels. Après tout, il faut me former le caractère, car il y a la nuit. Je serai la victime des nazis combien de fois encore avant de m'embarquer pour l'outre-mare ?